

Danseur exceptionnel 2015

Ioannis Mandaounis

«Je ne serai jamais un chorégraphe au sens habituel»

*Ioannis Mandaounis aurait-il pu se consacrer à une autre activité que la danse ?
Laquelle ?*

La cuisine ! Sans hésiter. J'adore. Je l'ai déjà fait. Lors d'un festival à l'Usine, je cuisinais chaque jour pour cent personnes. A Francfort, avec Fabrice Mazliah, un café nous faisait élaborer des repas concepts, dans un sens artistique. Ou encore au Théâtre de Sévelin à Lausanne, j'ai cuisiné pour l'inauguration d'une installation. C'est rassurant : je sais que si quelque chose arrivait qui me fasse arrêter la danse, j'ai une activité qui me convient, où j'ai déjà fait mes preuves.

En lien avec la danse ?

Avec la chorégraphie. En cuisine, il y a une idée au départ, puis la mise en œuvre de moyens pour lui donner vie. Il faut choisir des éléments, les combiner, concevoir des agencements. Plus une question de temporalité : comme il y a de la tension en danse, il y en a en cuisine, un timing à tenir. Au final, il faut que les choses tombent pile à l'heure, se déroulent dans le bon rythme, présentées de la bonne manière, à cet autre public, cette collectivité, qu'est une tablée. Pour que cela se produise, les préparatifs en coulisse sont considérables, demandant bien plus de temps de mise en œuvre qu'il en faudra pour en apprécier le résultat.

Il semble que, dans votre jeune âge, vous ayez pas mal résisté à la danse ?

Pas exactement. Mes parents étaient danseurs. J'ai grandi dans des studios. Mon premier hobby a été la danse. Je m'y suis élancé sans me poser de questions. Les résistances sont venues plus tard. Il a fallu questionner tout ça, m'assurer que là était bien ma voie. J'ai fréquenté la psychanalyse, où ces questions se sont posées aussi. J'ai arrêté la danse à trois reprises : l'une pour blessure, les autres pour tester d'autres activités (dont, justement, la cuisine). Mais la danse manquait trop. C'était sûr. Depuis l'âge de vingt-cinq ans, je n'ai plus jamais arrêté.

On pourrait définir ce qu'est la danse ?

La danse est une expérience, un outil pour développer ma conscience, travailler mes états émotionnels, me situer. Il ne s'agit même pas de communiquer quelque chose, ni spécialement créer des spectacles. Ceci n'est que le volet du partage, de la mise

en forme. L'essentiel est ailleurs. Presque au niveau hormonal. Je peux passer des heures, seul enfermé dans un studio, au plaisir de rechercher du mouvement, encore et encore. Je pourrais ne pas faire de spectacles, je continuerais la danse.

A chaque pièce, je n'arrête pas de changer de partenaires : c'est là encore le besoin de découvrir, de remettre en jeu. En danse, je me mets en situation, pour comprendre ce qui va se passer. Comme en arts martiaux : déceler ce qui va se passer et développer les voies du mouvement en fonction de cela. C'est aussi à cet endroit que l'improvisation prend toute sa place. Remarquez que dans cette conception, la danse est une notion séparée de la chorégraphie. Chorégrapheur n'est jamais qu'une des manières de faire de la danse.

Vous avez fait vos débuts dans la danse classique. Il n'y avait rien d'autre, ça ne s'imaginait pas autrement, ou par réelle adhésion ?

Par vrai choix. A 12 ans, je me rêvais en prince avec des collants blancs. Mais à 15 ou 16 ans, j'ai vu la compagnie de William Forsythe sur scène, et mon choix pour sa danse a été scellé.

Qu'y trouviez-vous, quand vous n'étiez pas encore entré dans sa compagnie ?

J'avais l'impression, non de regarder un spectacle, mais des gens au travail, des gens en train d'oeuvrer sous l'influence d'informations reçues. Cette dimension du travail n'était pas cachée, et cela rejoint ce que j'exprimais juste avant à propos de l'expérimentation. Un spectacle de Forsythe me paraissait de la recherche *en live*.

Qu'avez-vous trouvé chez Forsythe une fois que vous évoluiez au sein de sa compagnie ?

J'ai éprouvé un choc. Je suis resté perdu toute une année, à redécouvrir mon corps depuis le départ, réapprendre à marcher. La fonctionnalité du corps, chez Forsythe, remettait en cause tout ce que j'avais appris. La coordination est différente. Par exemple, il y a les mouvements *reverse*, le fait de reprendre une danse à l'envers. Ça bouleverse tout : ta posture, ton rapport à la gravité. C'est alors un énorme travail de ré-articuler tes membres. Le but n'est même pas de danser, mais de te réapproprier ton corps d'une manière tout autre.

Ce fut aussi une source de plaisir ?

C'est très excitant de se dire qu'on peut tout dévisser, puis tout réagencer d'une autre manière. C'est un jeu très intéressant, relancé à chaque pièce. A l'inverse d'autres, qui se voyaient en "danseurs de Forsythe", je m'y suis considéré comme dans une école de chorégraphie. J'ai continué de le vivre comme un laboratoire d'expérimentation. Et c'est comme ça que ça s'est terminé. Peu à peu, j'apprenais moins et en retour j'amenais moins à la compagnie. Le moment était venu de partir. Il faut

préciser aussi que je chorégraphiais déjà en parallèle de ma position d'interprète de la compagnie.

Quel enjeu a représenté votre passage du classique au contemporain ?

Je ne les sépare pas. La danse est une entité, dont les techniques ne sont que des canaux. Dès que je peux, je vais prendre des cours de ballet, avec joie. Là encore je me retrouve en position d'expérimenter. Au ballet, j'adore la précision, l'exigence intellectuelle que requiert la compréhension de l'élaboration des mouvements. Je reste accro au challenge de la technique. Pour ça, je trouve mon compte en danse classique.

Depuis que vous signez vos pièces, cela se fait en collectif, ou en compagnie bicéphale, ou unicéphale. Pourquoi cette instabilité ?

Hormis en ballet junior, je n'ai jamais signé une pièce seul. Je n'ai jamais fait non plus de solo. Je crois que je n'en ferai jamais. Cela ne m'intéresse pas. Œuvrer avec des collaborateurs multiples est ma façon de me développer. Deux, trois ou quatre personnes sont la bonne dimension pour expérimenter, découvrir, apprendre des autres.

La forme de la compagnie n'est qu'une enveloppe administrative. Les institutions préfèrent traiter avec une personne unique. Mais ça ne change rien. Je peux me retrouver en situation d'interprète, alors que c'est la compagnie que je dirige en titre qui en est le cadre. Il s'agit seulement de désigner qui s'occupe de la production. Mais seule compte la rencontre, le coup de foudre pour une idée qu'on me propose, pour une nouvelle collaboration.

Je crois que je ne serai jamais un chorégraphe auteur en nom propre, au sens habituel. Chorégrapheur c'est rechercher. Ce n'est pas pratiquer une activité solitaire et ombrageuse pour diriger l'exécution par d'autres, de mes visions. Chorégrapheur, c'est avoir envie de partager la recherche avec d'autres. Je n'ai encore jamais senti se produire la séparation où il serait logique que je signe seul un travail.

Dans vos pièces, on remarque un corps segmenté, aux articulations paradoxales, incongrues et expérimentales tout à la fois. Y a-t-il une intention ludique ? Ou, dans le côté un peu raide, un reste d'empreinte classique ?

Des fois les gens rient devant mes pièces. J'en suis le premier étonné. Je n'ai pas l'intention de produire des pièces humoristiques. Je suis très sérieux dans mes recherches d'agencements et certaines combinaisons peuvent être douloureuses. Mais je reste globalement joyeux dans cette activité, et peut-être les spectateurs le ressentent-ils. Les rires s'expliquent sans doute par la bizarrerie, l'étrangeté de certaines formes que nous produisons. Quant à une possible prégnance classique, si elle opère, cela reste inconscient.

La Suisse, Genève particulièrement, vous offrent-ils un bon environnement ?

Je ne suis pas venu à Genève pour travailler, mais parce que ma mère est Genevoise d'origine, que j'y ai habité, et je ressentais le besoin d'un "chez moi" après sept années à Francfort pour Forsythe. Ici, il y a une insistance pour qu'on œuvre dans le "local", qu'on s'implique dans la communauté. Ça n'est pas forcément une mauvaise chose, dans la mesure où je n'ai jamais subi de pression, par exemple sur le fait que je ne fais travailler que des "étrangers" (non suisses). Je suis libre de créer comme je veux, l'esprit est assez ouvert. A Genève, une référence parisienne fonctionne, c'est intéressant. Or, ma solide expérience allemande, ma pratique des deux langues, font que je trouve aussi la connexion avec le public des cantons alémaniques. Voilà qui n'est pas si courant. C'est l'un de mes objectifs, que de favoriser cette circulation de la curiosité dans toute la Suisse, dans sa diversité.

Interview : Gérard Mayen